

De Freud et de Bateson

In Winkin (dir.), *Bateson : premier état d'un héritage*, Paris, Seuil, 252-263, 1988.

De Freud et de Bateson

Jacques Cosnier

Gregory Bateson est aujourd'hui célèbre en France grâce à la traduction et à la publication de ses travaux, à moins qu'à l'inverse ceux-ci ne doivent leur succès à la notoriété mythique antérieurement acquise par leur auteur, considéré comme le Maître inspirateur de la fameuse École de Palo Alto et à travers elle des « thérapies familiales ».

C'est-à-dire d'une méthode capable enfin de faire pièce à la sempiternelle psychanalyse qui jusqu'ici pouvait se prévaloir de constituer l'unique théorisation cohérente de la pratique psychoclinique et psychothérapique. Enthousiasme militant donc de la part de certains adeptes de la « systémique », provoquant en symétrie les réactions allergiques de certains psychanalystes devant cet engouement qu'ils jugent exagéré à l'égard d'un « néocomportementalisme » venu d'outre-Atlantique.

Mais ces manifestations de surface, liées à des défenses de territoire, parfois de pouvoir, souvent de clientèle, bref contingentes, ne doivent pas masquer des changements plus profonds dont il serait temps d'évaluer l'ampleur et la complexité.

A ce sujet, remarquons d'abord que des psychanalystes, et non des moindres, plutôt que d'adopter une attitude de rejet, ont su au contraire s'enrichir en assimilant ce qui convenait à leur problématique propre ; citons Lebovici et Ruffiot pour les thérapies familiales, Racamier pour la compréhension des psychoses, Anzieu pour l'interprétation de certains modes de transferts paradoxaux.

Remarquons ensuite que les adeptes des thérapies « humanistes » considèrent pour leur part G. Bateson comme un de leurs patrons, et que ses œuvres et portraits figurent en bonne place au bureau d'accueil de l'Institut Esalen, Mecque californienne des thérapies nouvelles.

Remarquons enfin que d'aucuns ont écrit que ses théories eurent une influence décisive sur le mouvement antipsychiatrique...

Freud et Bateson apparaissent donc comme deux agitateurs fondamentaux des idées psychologiques de notre siècle, et mon propos ne sera pas de traiter « Bateson contre Freud », opposition stérile, ni « de Freud à Bateson », filiation abusive, mais bien « de Freud et de Bateson », essayant de les situer l'un par rapport à l'autre.

I. Les hommes, d'abord...

I.1. *Freud* est né en 1856, Bateson en 1904 : pratiquement un demi-siècle les sépare !

Mais les rapproche une vocation pour la biologie, et tous deux pour une biologie évolutionniste marquée par les découvertes de Darwin.

La vocation initiale de Freud, il convient de le souligner, était en effet biologique. Admirateur durant son adolescence des travaux de Darwin qui passionnaient alors l'actualité, Freud avait conçu le projet de faire une carrière de chercheur.

En 1876, à vingt ans, il entre dans un laboratoire de physiologie et travaille sous la direction de Brücke sur des questions variées d'anatomie comparée et d'histophysiologie, publiant sur les cellules médullaires de la lamproie (objet de sa première publication en 1877, à vingt et un ans), le système nerveux de l'écrevisse, le testicule des anguilles, mettant au point des méthodes de coloration du tissu nerveux et ébauchant la théorie des neurones... Ces compétences anatomiques le font choisir comme assistant par le célèbre neurologue Meynert, et il rédige deux mémoires alors fort appréciés, publiés en 1891, l'un sur les aphasies, l'autre sur les paralysies infantiles.

C'est en 1885 que se produit une rupture dans ses ambitions naturalistes ; pour des raisons d'ancienneté, il doit renoncer à une carrière universitaire ; son patron l'« encourage » à renoncer à ses projets de chercheur de laboratoire et à s'engager totalement dans la clinique... La psychanalyse allait naître de cette réorientation. C'est en effet en s'initiant à la pratique de la clientèle sous la direction de son aîné Breuer qu'il découvre avec lui, et avec les hystériques, la psychanalyse.

A trente-sept ans, il publie ses études sur l'hystérie, et à quarante-trois ans la fameuse *Science des rêves*.

L'inspiration biologique fondamentale de Freud et ses conséquences dans l'élaboration de la théorie psychanalytique a été récemment précisée par F.J. Sulloway¹. Dans son *Freud, biologiste de l'esprit*², cet auteur introduit ainsi son argument : « L'idée centrale est que Freud, au fil des ans, devient un cryptobiologiste, un biologiste caché, et que la psychanalyse devient, corrélativement, une cryptobiologie. »

Or, si cette idée est assez facilement acceptable, il est intéressant de préciser de quelle biologie il s'agit³.

La première biologie que l'on évoque situerait Freud banalement dans la lignée de ce qui constitue aujourd'hui les « neurosciences ». Formé en effet à l'école du très célèbre initiateur de la physiologie sensorielle, Helmholtz, rompu à la neurohistologie comparée sous la direction de Brücke et à la neuropathologie sous celle de Meynert, influencé par des neurophysiologistes comme Dubois-Raymond et Ludwig, et un psychophysicien comme Fechner, il paraît naturel que ses premières tentatives théoriques aient pris la forme de la fameuse « Esquisse d'une psychologie scientifique ». On a souvent souligné que ce texte rébarbatif contenait en germe les idées de la métapsychologie à venir. Mais, si Freud lui-même, presque aussitôt, le répudiait, au point d'en laisser les deux tiers aux mains de Fliess et d'oublier de les récupérer (ce qui allait permettre leur publication posthume), ce n'était pas sans raison. Reconnaissons-le (avec lui), cet essai est franchement mauvais ; cette sorte de psychobiologie ne pouvait mener qu'à une impasse. En effet, que le cerveau joue un rôle important dans les processus mentaux et dans ceux du comportement, c'est certain, que l'on sache de plus en plus de choses intéressantes à cet égard, c'est aussi vrai, mais croire que ces découvertes peuvent nous éclairer à tel point sur le psychisme, que la psychanalyse (et plus largement la psychologie) n'aura plus de raisons d'être, cela fait partie des baudruches épistémologiques encore aujourd'hui vivaces auxquelles il était donc bien normal que Freud fût sensible il y a presque cent ans !

Or, comme Sulloway le souligne à plusieurs reprises, « c'est seulement après que Freud se fut débarrassé de la recherche d'une théorie neurophysiologique de l'esprit, qu'il finit par recueillir l'entier bénéfice du legs darwinien à la théorie psychanalytique ».

Il apparaît en effet que la biologie offre deux courants distincts dans leurs sources et presque opposés dans leurs applications.

L'un qui développe un modèle mécaniste, anatomophysiologique, de la compétence cérébrale, l'autre un modèle dynamique, écosystémique et évolutif de l'individu considéré dans ses rapports avec le milieu et avec l'espèce.

Le premier n'est certes pas sans intérêt, il fournit des bases à la psychiatrie biologique et en particulier à la psychopharmacologie. Mais seul le second permet de théoriser les rapports fonctionnels (et signifiants) de l'individu, de son histoire et de son environnement, c'est-à-dire permet de rendre compte des actions qu'il est généralement convenu de qualifier de « psychothérapeutiques ».

Sulloway explique cela de façon convaincante en nous montrant à quel point les perspectives révolutionnaires ouvertes par Darwin ont influencé la pensée freudienne.

Influence directe par les lectures de Freud qui ne cachait pas sa grande admiration pour Darwin, mais influences indirectes aussi à travers le climat que ces découvertes avaient créé dans les milieux intellectuels et scientifiques de la fin du XIX^e, et à partir des lectures d'élèves ou d'émules de Darwin tels Romanes, Moll, Krafft-Ebing et bien d'autres (sans oublier son ami Fliess lui-même).

C'est ainsi dans cette filiation que l'on trouve (dans les textes de Darwin même) l'origine des notions de fixation, de régression, d'empreinte, de pulsions, d'inconscient archaïque, d'ontogenèse qui reproduit la phylogenèse, etc. C'est dans les développements de ces idées que se renouvellent la psychologie infantile et la conception de la sexualité autour d'un Freud en train d'inventer la psychanalyse.

Aussi Jones dès 1913 qualifie-t-il Freud de « Darwin de l'esprit », et Sulloway le considère comme un des principaux « héritiers scientifiques de C. Darwin et des autres penseurs évolutionnistes du XIX^e siècle d'une part, et le précurseur des éthologistes et des sociobiologistes du XX^e siècle d'autre part ».

Freud devint d'ailleurs de plus en plus conscient de cette orientation et de cette filiation théorique, et il est intéressant de noter qu'à la fin de sa vie il souhaitait que « l'étude de l'évolution fût partie de la formation de tout futur psychanalyste » (1927).

1.2. Gregory Bateson naît quant à lui dans une écologie darwinienne. Son père William est professeur de biologie à Cambridge, et, de plus, le créateur de la génétique⁴ (ce n'est pas un

hasard si le prénom de Gregory est celui du célèbre moine autrichien Mendel).

C'est donc, peut-on dire, « naturellement » que Gregory prépare son « *Master of Arts* » en biologie (seul diplôme universitaire qu'il ait acquis) et que son premier travail scientifique publié à vingt-deux ans en collaboration avec son père soit consacré à « certaines variations chez les perdrix aux pieds rouges » (*Journal of Genetics*, 1926). On peut affirmer que cette empreinte initiale l'a profondément et doublement marqué. « Je voudrais expliquer pourquoi j'ai été biologiste toute ma vie », écrit-il en 1979. Et, bien qu'il ait quitté la biologie génétique trop familiale, il est significatif qu'il publie sur la « communication chez les cétacés et autres mammifères » en 1966, et réalise quelques années plus tard un film sur le jeu des loutres de rivière après avoir étudié aussi le comportement des poulpes... G. Bateson est resté profondément naturaliste, passionné par les comportements de communication autant animaux qu'humains. Et c'est d'ailleurs dans cet esprit que, lorsqu'il prend de la distance par rapport aux problèmes de la génétique paternelle et qu'il choisit de faire de l'ethnologie, il y importe une méthodologie naturaliste. Ses travaux sur *la Cérémonie du Naven* (1958) et son analyse photographique de *Balinese Character* (1942) sont des prototypes de l'approche éthologique humaine, et G. Bateson peut être considéré comme le fondateur de l'étho-anthropologie.

Mais, écologue de l'esprit et éthologue des communications, ses élaborations théoriques enracinées dans la filiation darwinienne se sont enrichies des nouveaux modèles contemporains que Freud n'avait pas eus à sa disposition.

D'abord, l'œuvre de Freud elle-même, que Bateson n'ignorait pas et qu'il utilisait sans problème. C'est ainsi que, dans le chapitre d'introduction à *l'Histoire naturelle d'un entretien*, les prémisses théoriques affichées par Bateson commencent par « les prémisses freudiennes » (!), et qu'il fait siennes les notions d'inconscient, de processus primaire et secondaire, de zones érogènes, de mécanismes de défense, de transfert...

Ensuite – et surtout, diront certains –, Bateson assimile les modèles cybernétiques et le mode de pensée systémique ainsi que la théorie de l'information. On sait quel grand usage il en a fait. C'est que Bateson était essentiellement un « épistémophile », beaucoup plus concerné par la compréhension des structures et de leurs rapports que par les objets en eux-mêmes ; notons par exemple que, bien qu'ayant joué un rôle important

dans le renouvellement des idées psychiatriques, il ne s'est jamais posé en psychiatre ni en thérapeute, et que, lorsque fut créé l'Institut de Palo Alto que ses idées avaient fortement inspiré, il quitta Palo Alto pour aller faire de l'éthologie des poulpes à Honolulu...

On trouve là encore un point commun avec Freud dont on a bien le sentiment que, fidèle à sa vocation initiale de chercheur, il s'intéresse aux patients bien souvent plus pour les découvertes et la vérification de ses hypothèses que pour la nature concrète de leurs problèmes...

Cependant, à côté de ces affinités intellectuelles, il convient d'examiner ce qu'il en est de leurs conceptions théoriques que l'on a bien souvent coutume d'opposer au point parfois de les déclarer irréductibles. Pour ce faire, le problème qui paraît central est celui des « communications » et de leurs théorisations. Psychanalyse freudienne et communicologie batesonienne me paraissant en effet pouvoir se définir par rapport à cette problématique fondamentale.

II. La psychanalyse, le langage et la communication ⁵

II.1. *L'éthologie de la cure analytique* est bien connue. Dans une proxémique et une temporalité ritualisées, deux personnes se rencontrent, dont l'une étendue sur un divan se soumet à la consigne, dite « règle fondamentale », de « tout dire » et de « ne rien faire », produisant ainsi un discours sur lequel et par lequel se fait le travail analytique, avec la collaboration de l'autre personne assise hors de son champ visuel.

Ces deux paramètres, position fauteuil-divan et règle fondamentale, contraignent les exigences pulsionnelles à se formaliser dans une parole qui devrait au cours des séances successives s'enrichir dans ses possibilités fonctionnelles et homéostasiques.

Le champ transactionnel analytique est donc par institution un champ langagier, champ d'élaboration, de fabrication et d'enrichissement du sens et des possibilités énonciatives. La prééminence de l'entendu sur le vu, l'absence (ou l'exclusion) des éléments régulateurs extraverbaux (sourires, gestes, regards...) minimisent la participation corporelle à l'énoncé et forcent donc le sujet à la mentalisation et à la verbalisation. Les deux termes

étant d'ailleurs tenus bien souvent pour synonymes par les psychanalystes.

Il apparaît ainsi que la parole du patient est à la fois l'objet et l'instrument de la cure. La théorie analytique devrait donc être une théorie du discours dans ses rapports avec l'économie pulsionnelle et ses racines inconscientes.

Mais qu'en est-il ?

II.2. *La théorie psychanalytique du langage* est à vrai dire à la fois simple et complexe.

Complexe, car, comme nous venons de le souligner, toute la littérature analytique s'occupe par institution du langage, et sous cet angle la théorie analytique est une théorie du « discours vivant ».

Simple, car les conceptions proprement « linguistiques » de Freud sont en fait peu nombreuses, dispersées tout au long de son œuvre et curieusement inchangées malgré l'évolution des formulations métapsychologiques et de la conception de la cure. Ces conceptions explicites de Freud sur le langage peuvent donc être assez simplement résumées⁶. Elles apparaissent dès 1891 dans sa monographie sur les aphasies⁷. On y trouve un schéma⁸ de l'« appareil du langage » illustré par un diagramme sur lequel sont situées à un pôle la « représentation de mot » et à l'autre la « représentation de l'objet ».

La représentation de mot est un complexe clos formé de quatre « images » : deux motrices et deux sensorielles. Ce complexe est relié au niveau de l'image sonore à l'image visuelle de la représentation d'objet. Celle-ci, au contraire de la représentation de mot, reste ouverte, susceptible de se compléter ou de se modifier par l'expérience.

Or, fait remarquable, ce modèle préanalytique, élaboré par le Freud neurobiologiste, est resté à peu près tel quel comme modèle analytique du Freud psychanalyste. La dichotomie représentation de mot/représentation d'objet est simplement devenue, en passant de l'appareil du langage à l'appareil psychique : représentation de mot et représentation de chose, le tout formant la représentation d'objet. Est-il nécessaire de souligner l'analogie avec la théorisation saussurienne du signe : signe = signifiant (image acoustique) + signifié (représentation de l'objet et du concept), qui a servi de base aux développements structuralistes ultérieurs ? A la même époque, donc, Freud et Saussure formulaient de façon très proche leurs

théories du signe linguistique. Certes, dans la perspective analytique, cette théorie s'est trouvée intégrée dans les points de vue topiques, dynamiques et économiques de la métapsychologie, mais la conception de base reste la même.

Or, ce modèle structuraliste a marqué considérablement à ses débuts, non seulement la théorie, mais la pratique psychanalytique. La cure ayant pour objet de ramener à la conscience les éléments inconscients refoulés, ces éléments refoulés étant des représentations de choses, la cure consistait donc à rétablir, par le travail analytique, les liaisons de ces représentations de choses refoulées avec les représentations de mots. Les principales publications échelonnées entre 1895 et 1900 illustrent cette perspective placée sous l'étendard de la signification symbolique. La question dominante se posait alors en ces termes : « qu'est-ce que ça veut dire ? », et le travail analytique était un déchiffrement d'énoncé. D'où l'importance attribuée au matériel onirique, le rêve étant un matériel idéal pour ces exercices herméneutiques qui par ailleurs ont contribué fortement à construire l'image publique de la psychanalyse.

II.3. *La psychanalyse, thérapie interactionniste ?* Cependant, dans les années 1910 et particulièrement avec l'échec de Dora, Freud s'aperçoit que son système ne marche pas, ou plus exactement que l'élucidation de l'énoncé et la révélation de l'inconscient ne suffisent pas à la guérison. Une défense sournoise et imprévue vient tout compliquer qu'il va appeler le transfert. Malgré leur bonne volonté, il lui apparaît qu'en produisant leurs énoncés les patients font d'autres choses : tout dire, certes, mais ne rien faire ? Voilà une injonction d'emblée paradoxale, puisque à l'évidence le dire est un faire, et même souvent plusieurs faire à la fois.

Mais Freud ne tarde pas à transformer la situation à son avantage ; le transfert, loin d'être un handicap, peut être le moteur de la cure, voire devenir l'objet lui-même de l'analyse et la clé de la compréhension au-delà de ce qui se dit, de ce qui se passe ou de ce qui se fait. En corollaire, d'ailleurs, un patient qui ne produirait que des énoncés « inactifs », du genre récit opératoire, risquerait fort, et l'expérience l'a depuis abondamment prouvé, d'être « inanalysable ».

Dès lors, la psychanalyse change de forme, voire de but, et ceci amène Freud à modifier et à améliorer sa théorie de la pratique analytique, qui devient à partir de la découverte et de

l'utilisation du transfert une thérapie que l'on peut qualifier d'interactionniste.

L'analyse de l'énonciation prime alors l'analyse de l'énoncé, ou plus exactement l'analyse de l'énoncé prend pour fin la modification et l'enrichissement de l'activité énonciative.

11.4. *Questionnement et butées théoriques.* Si, par la découverte et l'utilisation du transfert, la psychanalyse est devenue dans les faits « interactionniste », les questions qui en découlent restent nombreuses et nous en signalerons une majeure.

La théorie du langage proprement dite de Freud est restée, nous l'avons signalé, tributaire de ses idées initiales, c'est-à-dire basée sur une théorie de la compétence, et une modélisation de l'intrapsychique. Alors que parallèlement la pratique, devenant interactionniste, exploite les performances parolières et passe par l'interpsychique.

Nous ne pouvons avoir la prétention d'expliquer les raisons de cette butée de la théorie qui n'a suivi qu'incomplètement la pratique, mais des suggestions pourraient être avancées à la lumière de ce que nous savons aujourd'hui des communications.

D'abord en se référant à la « cryptobiologie » freudienne et aux deux courants désignés par Salloway. La théorie psychanalytique du langage et le modèle métapsychologique sont la partie qui se rattache au Freud neuroscientifique, alors que la partie génétique pulsionnelle, économique, transférentielle se rattache au Freud postdarwinien.

En fait, ni la linguistique ni la biologie n'étaient à son époque capables de proposer ou même de suggérer d'autres modèles, et l'on peut difficilement reprocher à Freud, inventeur de la psychanalyse, de n'avoir pas de surcroît révolutionné la linguistique et la biologie...

La seconde raison qui pourrait être évoquée est liée à la structure même de la cure : la théorie freudienne du langage, quoique très partielle, fonctionne malgré tout assez bien du fait qu'elle s'adresse à une situation elle-même très restrictive : la limitation au canal verbal, et à la relation duelle, prédisposent au travail sur les représentations de mots, et sur la dynamique intrapsychique.

III. La théorie, garde-fou ou garde-thérapeute ?

Il serait sûrement totalement erroné de déduire des considérations précédentes que la psychanalyse est donc dépassée, en particulier par les thérapies systémiques inspirées par Bateson.

Cela serait tout à fait contraire à ce qui découle des travaux et de la personnalité de ce dernier tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui.

G. Bateson n'a jamais essayé en effet de proposer un modèle thérapeutique unitaire et définitif, il n'a d'ailleurs jamais essayé de faire lui-même de la psychothérapie, et certaines de ses attitudes et de ses réflexions laissent penser qu'il était même plutôt sceptique quant à la mise en œuvre de ses théories en pratique.

C'est qu'en fait il se plaçait d'emblée en position « méta » par rapport au champ thérapeutique, c'est-à-dire en position extérieure et descriptive. Son apport ne peut donc être qu'un apport théorique, une possibilité de repenser ou de mieux situer les modes d'intervention et d'action, et cela lui a permis de promouvoir deux notions capitales.

La première, qui peut paraître banale aujourd'hui, mais qui est bien loin d'avoir pénétré tous les milieux cliniques, c'est l'importance ontologique de la communication, qui se traduit par le fait que la psychologie pathologique a pour objet la pathologie de la communication, et corrélativement que toute action psychothérapique est une action sur et par la communication. Rappelons d'ailleurs le titre significatif de son livre écrit en collaboration avec Ruesch en 1951 : *La Communication : matrice sociale de la psychiatrie*⁹.

La seconde, qui ne fait que compléter la première : étudier les communications, c'est attacher de l'importance aux relations et aux régulations. Toute unité de communication ne peut se définir que par l'ensemble auquel elle appartient. C'est introduire donc une perspective écosystémique qui dépasse évidemment de très loin le seul champ psychiatrique mais s'applique aussi bien aux interactions cellulaires qu'aux équilibres biocénétiques.

Le grand mérite de Bateson n'est donc pas de proposer une

thérapie idéale, mais des références épistémologiques permettant de situer et de comprendre le fonctionnement des différentes thérapies existantes.

Ce point de vue, donc, essentiellement métathéorique, nous ramène au rôle des théories, et à celui de la formation des thérapeutes qui leur est logiquement lié.

Le rôle de la théorie a été abordé dans l'exposé d'Elkaïm¹⁰ qui a souligné ces vérités basales : (1) des thérapeutes utilisant des théories différentes (voire opposées) obtiennent cependant de bons résultats, cependant que (2) des thérapeutes utilisant une même théorie ont des résultats hétérogènes. Elkaïm en déduisait de façon provocante et humoristique : (1) la thérapie, c'est la thérapie du thérapeute, (2) un bon principe, c'est de ne pas en avoir, et de dire n'importe quoi... On pourrait bien sûr répondre immédiatement (1) que, hélas, beaucoup de thérapeutes risquent d'être incurables, et cela doit alors être bien décevant pour les patients... (2) que dire n'importe quoi n'est pas donné à tout le monde, et qu'en général, ce n'importe quoi, c'est justement ce qu'il ne fallait pas dire... néanmoins, à la lumière des références communicologiques, ces deux propositions débouchent sur des notions importantes.

La première, c'est qu'en effet la psychothérapie, dans la mesure où elle est nécessairement un champ d'interaction, sollicite inévitablement le thérapeute dans ses aspects les plus névrotiques. La théorie, même de niveau faible, sert alors à limiter les dégâts en permettant au thérapeute un minimum d'organisation de sa conduite. La théorie est le « garde-thérapeute » du patient qu'elle protège ainsi de la folie du thérapeute.

La seconde, c'est qu'elle évite justement à celui-ci de dire n'importe quoi, car, dans un processus d'interaction, les stratégies mises en œuvre par le patient (ou le groupe) sont très au point pour provoquer chez l'autre (ici le thérapeute) des contre-stratégies complémentaires. Un des soucis du thérapeute doit donc être (1) de percevoir ces sollicitations, c'est-à-dire de se laisser aller à « tout penser » ou à « penser n'importe quoi », et (2) grâce à cela d'éviter de tomber dans le piège de « tout dire » ou de « dire n'importe quoi ».

C'est d'ailleurs bien là un point capital : quelle que soit la théorie, cette nécessité pour le thérapeute d'avoir une suffisante disponibilité intérieure pour laisser affleurer en lui les inductions du patient sans trop les contaminer par ses problématiques personnelles. C'est à ce prix que la théorie sera alors efficace et

DE FREUD ET DE BATESON

c'est ainsi que s'explique qu'avec une même théorie des thérapeutes différents aient des résultats différents.

La psychanalyse ici occupe encore un statut privilégié, non pour évaluer comme certains ont tendance à le faire si la théorie de telle ou telle psychothérapie fait d'elle de l'or ou du plomb, mais pour aider le thérapeute à s'utiliser lui-même au mieux dans toute situation thérapeutique quelle qu'elle soit, c'est-à-dire pour lui donner le moyen d'utiliser convenablement la théorie de la thérapie qu'il pratique, c'est-à-dire encore avec une interférence minimum de ses problèmes personnels dont le patient n'a que faire.

De Freud ou de Bateson : il n'y a pas à choisir. Ils sont à prendre tous les deux dans la structure qui relie.

NOTES

1. F.J. Sulloway, *Freud, biologiste de l'esprit*, Paris, Fayard, 1981.
2. On peut relever la parenté de la « biologie de l'esprit » et de l'« écologie de l'esprit »...
3. J. Cosnier, « Non, la psychanalyse n'est pas une neurosciences », à paraître in *Revue française de psychanalyse*.
4. Voir à ce sujet le travail de Michel Veuille présenté au cours du Colloque de Cerisy, et repris ici p. 83-104.
5. J. Cosnier, « La psychanalyse et la psychologie des communications », *Évolution psychiatrique*, n° 2, 1977, p. 275-286.
- « Théorie de la communication et psychiatrie », *Encyclopédie médico-chirurgicale de Paris*, 37010 A 10, Psychiatrie II, 1981.
- « Les entre actes des mots dits dans la relation thérapeutique », *Actualités psychiatriques*, n° 2, 1983, p. 72-77.
- « La psychanalyse, thérapie interactionniste ? », à paraître in *Psychothérapies*.
6. On trouvera fort opportunément des développements convergents avec le point de vue développé ici dans :
J. Forrester, *Language and the Origin of Psychoanalysis*, The MacMillan Press, 1980.
A. Gibeault, « Pulsions et langage », *les Cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n° 7, 1983, p. 86-165.
7. Traduite récemment en français et publiée aux PUF.
8. Cf. J. Cosnier, « La psychanalyse et la psychologie des communications », art. cité.
9. *Communication : The Social Matrix of Psychiatry*, New York, Norton, 1951.
10. Exposé repris ici, p. 331-338.

